

A THÉODORE DE B. . . . , A ROME.

Très cher ami, que Dieu vous comble de ses bénédictions. J'ai vu ce matin une grande et glorieuse scène. Aux premières lueurs du jour, je m'étais rendu dans la chapelle bien aimée où, durant la nuit de Noël, nous avons tous deux entendu chanter les cantiques des Anges. Avant d'y arriver, mon oreille avait été frappée des derniers cris de l'orgie parisienne, et j'avais rencontré dans les rues désertes quelques groupes d'hommes, de femmes, d'enfants hélas ! tachés de boue et transis de froid, qui revenaient masqués des bals du mardi-gras. Quels vêtements hideusement souillés ! quels visages livides ! quels discours immondes dans la bouche de ceux que l'excès des débauches nocturnes n'avait pas réduits à ne pouvoir plus pousser que des hurlemens inarticulés ! Plusieurs, trébuchant sous le poids du vin, battaient les murs ; d'autres gisaient au coin des bornes ; les plus valides fuyaient en hâte, comme s'ils avaient peur de la lumière des cieux. Pauvres gens, pauvre peuple ! Combien vont retrouver la faim dans leur demeure ; combien, n'ayant plus pour le travail que des bras languissans, iront dans quelques jours frapper à la porte de l'hôpital ou demanderont au vol et à la prostitution de soutenir leur misérable vie ?

J'entrai dans l'église ; déjà l'on préparait l'autel, déjà ces voiles blancs qui recouvrent des fronts si purs se rangeaient sans bruit dans la nef, où les charmantes clartés de l'aube commençaient à combattre l'éclat des cierges et des lampes, où l'on n'entendait plus du dehors que le chant joyeux de quelques oiseaux. Doux moment ! heureux contraste ! j'avais dans l'âme les pensées qu'il y faut surtout nourrir au début de ces jours de pénitence ; je sentais ma misère, et je la sentais bien vivement au milieu de ces encensoirs de piété et d'innocence qui brûlaient à quelques pas de moi devant le tabernacle ; et je me disais sincèrement, dans la profondeur de mes souvenirs : Je ne suis plus ici qu'une image à peine essuyée de ce monde que je viens de voir. Ayant contemplé l'ignominie des joies de la chair, je faisais un retour sur ces joies de l'orgueil, avouées ou secrètes, dont on ne se préoccupe pas, et qui sont l'abominable plaie du Pharisien, détestable à Dieu malgré sa prière et ses sacrifices. Je laissais couler à flots sur mes pensées la récapitulation salutaire de tant de jours perdus, de tant d'heures mal employées, de tant de paroles inutiles ou funestes. On apporta la cendre et on la plaça sur l'autel. O ! pensai-je en moi-même, cendre éloquente, est-ce enfin aujourd'hui que ta voix tant de fois écoutée saura me convaincre de la vanité de tout projet humain, de la folie de toute ambition terrestre, du crime de tout orgueil !

Mais, Théodore, en dépit de ces idées, et au même moment que je gardais en mon cœur cette amertume, j'y sentais encore une joie inébranlable et dont je ne m'accuse pas. Quelle est cette joie ? Vous la connaissez ; tous nos frères la connaissent, et je ne saurais la peindre. J'ai admiré quelque part, à Bologne je crois, un tableau de Francia, où le vieux maître s'est représenté lui-même, aux pieds de plusieurs saints qui entourent la sainte Vierge et l'enfant Jésus. Sa figure exprime assez la contrition et tout ensemble la joie d'un pauvre pécheur qui se trouve en semblable compagnie. Cependant, pour ne point laisser dans le doute l'esprit du spectateur, il a naïvement écrit au bas de son tableau, pieux et doux comme le *Memorare* de saint Bernard, cette légende : *Ponto in medio quo me vertar nescio ; dico ergo : Jesu, Maria, miserere.* — *Miserere !* ce mot est le souffle de l'âme chrétienne ; elle l'aspire et le respire continuellement. Il s'échappe chargé des miasmes du péché, il revient comme l'air pur de la vie éternelle. Pouvons-nous penser à nous-mêmes sans gémir, pouvons-nous gémir sans prier, pouvons-nous prier sans espérer ? — Or, nous sommes heureux si nous espérons.

J'espérais ! j'espérais pour moi, pour ceux que j'aime, pour vous, mon cher Théodore, et pour les vôtres ; j'espérais pour toute la France et pour toute la terre.

J'avais présente à la pensée cette belle explication de la cérémonie des cendres, donnée par Bourdaloue dans le premier sermon qu'il prêcha à Montpellier, où Louis XVI l'avait envoyé en faveur des protestans nouvellement convertis : « Quand Dieu voulut punir l'Égypte, il commanda à Moïse de prendre dans sa main une poignée de cendres, et, en présence de Pharaon, de la répandre sur tout le peuple : *Tollite manus plenas cineris, et spargat illum Moïses coram Pharaone.* L'Écriture ajoute que cette cendre ainsi dispersée fut comme la manière dont Dieu forma ces fleaux qui affligèrent toute l'Égypte, et qui y causèrent une désolation si généra-

le : *Silque pulvis super omnem terram Egypti.* A en juger par l'apparence, Dieu fait aujourd'hui le même commandement aux ministres de son Eglise. Il veut que les prêtres de la loi de grâce, comme dispensateurs de ses mystères, prennent la cendre de dessus l'autel, et qu'il la répandent solennellement sur tout le peuple chrétien. Mais dans l'intention de Dieu, l'effet de cette cérémonie est, par rapport au christianisme, bien différent de ce qu'elle opéra dans l'ancienne loi : car, au lieu que Moïse et Aaron ne répandirent la cendre sur les Egyptiens que pour leur faire sentir le poids de la colère de Dieu, que pour marquer à Pharaon qu'il était réprouvé de Dieu, que pour dompter la colère et l'endurcissement de ce monarque, livré dès lors à la vengeance de Dieu ; par une conduite toute opposée, les prêtres de la loi nouvelle ne répandent aujourd'hui la cendre sur nos têtes que pour nous attirer les faveurs et les grâces du même Dieu, que pour nous mettre en état et nous rendre capables d'en éprouver la bonté, que pour exciter dans nos cœurs les sentiments d'une véritable pénitence. »

Ces sublimes inspirations de l'Eglise, cette indulgence de Dieu, et la profonde paix qui régnent dans cet oasis de prières où je suis sûr que votre pensée se réfugie souvent, me remplissaient donc d'une joie inénarrable. Au dehors du temple, le soleil naissant et les cris des oiseaux saluaient l'apparition des primevères ; au dedans l'encens fumait ; les paroles saintes résonnaient. Oui, Seigneur, nous ne sommes que poussière, mais une poussière que vous aimez ; et, malgré la sévérité de l'avis que vous nous faites donner par votre Eglise, nous y reconnaissons l'accent de votre amour. La cendre qui tombe sur nos fronts est plus fertile que la terre où germe l'abondance du froment.

Et tandis que l'on accomplissait la cérémonie, songeant aux bénédictions qui pleuvent sur la France, je pensais, cher Théodore, que j'aurais de quoi réjouir votre cœur chrétien, même aux lieux pleins de miracles où vous êtes ; si, en retour de vos histoires qui ont charmé un si grand nombre de vos frères, je pouvais vous raconter à mon tour tout ce que j'ai vu depuis que vous nous avez quittés.

Nous lisions l'autre jour, dans ce journal, qu'il y a deux nations en France ; cela est vrai ; et sans perdre de temps à dire en quoi elles diffèrent, il y a la nation qui reçoit les cendres, et celle qui prend la boue. Nous avons assez parlé de cette dernière ; Paris nous l'a ces jours-ci présentée dans toutes ses splendeurs ; laissons-la dormir ou s'amuser de ses poètes, de ses orateurs, de ses journaux. Je ne veux plus, jusqu'à Pâques, m'occuper d'elle. Je cherche, je veux vous montrer d'autres tableaux.

Durant la veille de Noël, je vous ai dit ce que je venais d'admirer dans une grande ville, connue à Paris par sa richesse et par ses idées libérales, connue au ciel et dans nos cœurs par la prodigalité de ses aumônes, par l'ardeur et la charité de ses enfans chrétiens. Eh bien, à deux cents lieues de cette ville, j'en ai visité une autre, sa digne sœur, (1) où j'ai retrouvé tout ce spectacle de foi et d'œuvres qui m'avait consolé et ravi.

Théodore ! que la France est belle dans ces mystères de sa tendresse pour les pauvres, de sa piété envers Dieu, de son amour pour tout ce qui souffre, s'égare et languit loin du but unique où doit tendre la société des hommes et l'âme de chacun !

J'ai vu tout un peuple tourmenté de la soif des vérités divines, se presser sous la chaire, où l'un des plus grands orateurs des temps modernes, un prêtre, plein de force, de savoir et de vertu, fait retentir les paroles du salut éternel. (2) Quels enseignemens ! quel combat ! Car c'est un combat que livre cet athlète fortifié par l'étude, par la prière et par la pénitence. Sans doute, il parle seul, et personne n'élève la voix contre lui. La sainteté du lieu le permet-elle, qui l'oserait ? Mais les objections qu'on ne lui fait pas, il les fait lui-même, et personne ne saurait les présenter avec cette netteté et cette apparence formidable qu'il se plaît à leur donner. En les voyant apparaître si fermes, si motivées, si terribles, l'incrédule et le chrétien sont saisis d'une égale stupeur. L'incrédule s'émeut tout d'abord d'un adversaire qui court à de tels périls ; le chrétien, malgré sa foi, s'effraie de l'issue de la lutte, et gémit de voir avec quel art funeste la raison humaine sait se défendre contre Dieu. Tous les cœurs battent, remplis d'anxiété ; silences ! l'orateur marche à l'objection ; le soldat de Dieu aborde son puissant ennemi. Tantôt il le mine, le cerne et le fait crouler par une discussion savante ; tantôt il l'é-

(1) Nancy.

(2) Le Père Lacordaire.